

LA PEINE DE L'EAU
OU SISYPHE L'AFRICAIN

© 2022 éditions Project'iles.
9, Allée Pablo Casals
87410, Le Palais-sur-vienne

« Les éditions Project'iles reçoivent l'aide de la DAC Mayotte pour la publication de leurs livres. »

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

Design graphique : Vincent Plisson
Photo de l'auteure : Florence Jean-Jacques.

ISBN : 978-2-493036-08-7

Diffusion : CED-CEDIF 128 bis av. Jean Jaurès
94208 Ivry-sur-Seine Cedex. T : 01 46 58 38 40

Distribué par : Pollen - 61, Z.I du Bois Imbert
85280 La Ferrière

Pour suivre nos parutions : www.editions-projectiles.com

MONIQUE SÉVERIN

LA PEINE DE L'EAU
OU SISYPHE L'AFRICAIN

Roman • Tantara

pʼ

« Sauver le père, ou la mère, c'est payer au prix le plus élevé la répétition du lien ; c'est reprendre pour soi, indéfiniment, la règle faussée avec laquelle ils ont fabriqué de l'attachement. Là {...} où l'artifice se prête au jeu de la névrose. »

Anne Dufourmantelle,
La sauvagerie maternelle, Calmann-Lévy,
2001.

Les nuages se sont abîmés dans l'eau sale de la piscine, où le bleu survit grâce au liner flagellé de zébrures brunes, poussière liquéfiée. Sans me méfier, peu versée en la matière, je suis allée vérifier ce qu'était un liner – l'ami Google bien sûr. A peine avais-je compris qu'il s'agissait d'une sorte de peau à poser sur les parois du bassin qu'un message m'enjoignait de démarrer mon « projet piscine ». J'ai décliné l'invitation robotisée venue d'ailleurs mais surtout de la maison « Bluewater », pisciniste patenté. Pouvait-il deviner, le robot, que j'avais plus que jamais la phobie des piscines ? Ah, son liner était pourtant bien sous tous rapports, anti-tout – UV, algues, dérapages incontrôlés ! Elle a dérapé pourtant, l'amitié de toujours. S'est pris les pieds dans le tapis de nos destins d'ultramarins relégués en périphérie fantasmée.

Et l'île se fait prison, la mer comme geôlière infatigable.

On ne s'en va jamais des îles, aurais-je pu fredonner si j'avais cœur à la chanson.

10

Je suis assise devant ce qui est encore mon appartement, la piscine à mes pieds, s'incrutant entre maisons manguiers palmiers, la mer et moi. L'appartement, c'est le rez-de-chaussée d'une maison, pas n'importe laquelle, celle d'amis, enfin d'amis qui ne le sont plus, devrais-je dire, mais je n'en suis pas sûre parce que la plupart du temps, ce genre de choses n'arrive qu'avec de vrais amis, qui le demeurent jusque dans la détestation. Comme avec ma mère, que je déteste parce que je l'ai beaucoup aimée.

Parce que je l'aime encore terriblement.

Parce que c'est ma mère et que, d'après la psychanalyste Anne Dufourmantelle, je suis liée à elle par un « pacte sauvage ». Parce que j'attends qu'elle m'aime même si je sais que c'est râpé, son cerveau s'effiloche lentement et elle ne me les dira pas ces foutus mots d'amour que j'attends depuis si longtemps, probablement depuis que je suis dans son ventre, dans son eau. Quand je la regarde, difforme, affublée d'une chemise de nuit délavée,

j'ai de la peine à imaginer que je fus un jour en elle, baignant dans les eaux troubles de sa frustration.

Avais-je, comme Deirdre des Douleurs, hurlé dans son ventre pour prévenir du danger ? J'ignore pourquoi cette légende surgie du monde celtique au hasard d'une web-déambulation, hante mon imaginaire et m'accompagne quand le hurlement s'annonce. Elle les avait perdues, les eaux, que j'étais encore enfermée dans sa poche, refusant de naître.

Cela devait être sec en dedans pourtant, aussi peu accueillant que le serait son cœur, son esprit surtout, trop encombré pour faire descendre les sentiments là où ils sont censés siéger. Je l'avais compris, tout fœtus que j'étais, pas encore enfant, il était dangereux de respirer, condamné que vous étiez alors à la peine de vie. Oui, je savais déjà que je serais Sisyphe l'Africaine ou assimilée, ou tolérée, celle qui roulerait son rocher de noire – ou assimilée ou tolérée –, et je comprends que je n'aie pas eu envie de sortir malgré la sécheresse de la poche, malgré l'étouffement qui me menaçait. Bleue – la peau, pas le sang ! – je fus à la naissance, témoigne ma mère, trop heureuse de rapporter les misères de ses accouchements, érigée qu'elle était alors en mater dolorosa, nimbée de sa souffrance et de son abnégation, d'après elle sans faille, discours convenu appris comme leçon de petite fille qui se voulait femme modèle.

Premier jus

J'avais respiré mais je me suis méfiée de l'eau toute ma vie, trop fuyante, trop enveloppante. De l'eau de mer plus que toute autre.

13

J'aimais bien celle des cascades et des rivières, celle de la douche et de la baignoire aussi parce qu'elle nous avait été refusée longtemps des fois que nous cochonnerions le travail maternel – le rocher, elle en avait marre de le rouler, maman qui n'aurait voulu être africaine à aucun prix, rivée à sa part italienne, probablement populaire et pas aussi glorieuse qu'elle l'eût voulu. Mais pour elle, comme pour bien d'autres dans l'île, descendre d'un blanc pauvre, magnifié pour la circonstance, valait mieux que l'appartenance africaine. Alors c'est vrai, les cascades et les rivières, ça permettait à toute sa bande de valal – elle avait ramené ce mot et d'autres de Madagascar – de se décrasser proprement, au début

du moins, à l'époque où le manque d'argent ne nous empêchait pas encore d'aller pique-niquer Rivière Langevin, du Mât ou Sainte-Suzanne, en voiture s'il vous plaît, laquelle dûment astiquée elle aussi par les mains de mes jeunes frères, boys remplaçant les boys malgaches de ma mère, du temps de sa splendeur. Ce fut de plus en plus Sainte-Suzanne, la plus proche de Saint-Denis où nous habitons. Au gré des tribulations familiales, la voiture resta de plus en plus garée et nous finîmes par marcher jusqu'à la rivière Saint-Denis, la plus accessible à nos gambettes.

14

Il me fallut du temps et, avec ma cadette, de longues conversations à débroussoler un psy, pour réaliser que se préparait ti-dousman un complexe, exacerbé à l'adolescence, juste quand le lycée proposait des cours de natation, que j'avais appris à esquiver avec brio, aidée par la lourde myopie qui me privait de mes moyens dans une eau où il me fallait me séparer de mes lunettes.

Je détache mon regard de la piscine au liner qui commence à se froisser comme vieille peau fatiguée, je franchis maisons manguiers palmiers et je contemple la mer. Elle serait presque belle d'ici, inoffensive même. La garce, elle a plus d'un tour

dans ses vagues, nous a menés en bateau avec l'aide de sirènes et autres drôles d'oiseaux qui nous ont fait confondre vessies et lanternes ! D'où je la contemple, on ne dirait pas qu'elle a fait débarquer dans l'île des aventuriers de tous poils, qui sont allés chercher du bois d'ébène et de sang, qui ont remplacé une chair noire par une autre venue d'Asie, qu'elle a fini par fabriquer un peuple, fini par m'engendrer, moi l'Africaine qui voudrait tant l'être pour de vrai après avoir voulu être européenne, comme ma mère avec ses ancêtres italiens qui avaient sûrement fui la misère de leur pays pour chercher fortune insulaire.

15

Et sonne le téléphone.

Enfant numéro deux qui appelle après un texto – Il n'y a plus d'abonné au numéro que j'ai demandé ? Message maternel teinté d'humour et de reproche qui se veut doux, parce qu'elle sait bien, la mère, qu'ils ont leur vie maintenant, ses garçons, et tralali et tralalère, tout le monde connaît la chanson. L'enfant numéro deux, il n'a pas fait comme moi, il était pressé de sortir de mes eaux où je l'avais maintenu autant que j'avais pu à son tout petit corps défendant. Dès le début, il avait voulu sortir, quand il était encore têtard, et j'avais eu très très peur de le perdre quand j'avais vu l'eau de la douche devenir rouge comme sous le coup de

bâton de Moïse, j'avais serré très fort les cuisses, tenté d'obturer un col défailant pour retenir le tout, eau sang têtard, mais aux urgences ils avaient compris que ça ne suffirait pas, qu'on ne retenait pas toujours la vie avec muscles volonté amour, et qu'un coup de pince ou d'aiguille était parfois nécessaire. Soupir...

16

Mon têtard est maintenant dans la vie comme poisson dans l'eau, bien dans l'air aussi. C'est un grand costaud, à me faire oublier la couveuse qui me séparait de lui et le responsable de la maternité qui m'avait empêchée de toucher l'enfançon prématurément échappé de moi. Je devais me contenter de le regarder derrière le rempart vitré me barrant l'accès à la couveuse. Je m'étais insurgée, le docteur C. m'avait refoulée sans aménité. J'ai compris par la suite que l'on faisait jadis peu de crédit aux mères réunionnaises, soupçonnées d'incompétence, sinon d'immaturité. Sans doute est-ce pour cela aussi, entre autres motifs fumeux, que furent expédiés dans des campagnes françaises, la Creuse entre autres, des enfants enlevés à leurs familles...

Le mépris du docteur C. était palpable et j'étais sortie désarmée de son bureau. J'avais peur : allait-il me reconnaître, l'enfançon qui n'avait eu de moi qu'une connaissance aveugle ? Ferait-il le

rapprochement entre mon utérus et moi, entre son abri premier et le ber de mes bras ? Les seins gonflés, j'avais pleuré, debout devant la vitre, ma robe de chambre bleue secouée de sanglots. Alors merci au docteur R., un autre pédiatre, qui a dépêché une couveuse à l'hôpital pour y récupérer cet encore morceau de moi, me le mettre dans les bras avant de le replacer à l'abri dans son ventre de substitution. Mon têtard, il était pressé de naître parce qu'il avait envie d'aller voir dehors, il a toujours eu du goût pour les voyages.

Le numéro un, il est resté jusqu'au bout, patient, attendant son heure, sans précipitation ni retenue. Sans doute aurait-il dû se méfier, celui qu'un oncle malfondé traiterait un jour de bâtard, parce qu'il avait provoqué mon irruption dans une bonne famille que je ne méritais pas parce que j'étais pauvre et noire. Révélation ! Avant, à Madagascar, je ne savais pas que la peau elle pouvait avoir une couleur. J'avais découvert que j'avais une peau un peu trop bistrée – mais quand même, pas si noire ! –, compris que c'était un handicap parce que ça crevait les yeux que dans mon île natale il valait mieux être pâle, voire transparent si l'on n'était pas assez pâle – ne déranger personne.

Tout ça à cause de la mer, cette vendue, prête à mauvaises passes et autres roulis pour s'empiffrer, jamais rassasiée, à s'en faire péter le trou sans fond de sa panse.

18

Rien qu'avec une île pacotille-confetti, éclaboussure magmatique dans l'océan Indien, elle a mangé son ventre plein ! Les classiques naufrages pour commencer – on n'a même pas eu le plus célèbre, celui du Saint-Géran, devant l'île sœur, noyade de la pure Virginie mise en lettres éternelles par le sieur Bernardin de Saint-Pierre ! Puis, histoire de changer de menu, elle a porté gratis les lourds navires qui lui ont donné en échange nègres malades, morts, punis ou passés en fraude. Les rebelles, elle les a eus, ceux qui pensaient rejoindre la côte à la nage, ou les désespérés qui préféraient en finir, pas mal de femmes qui n'avaient pas balancé entre l'eau salée et le rut des marins.

Après, ça s'est calmé avec l'abolition et le retour à la raison des esclavagistes, assistés par compensation pécuniaire, pendant que les affranchis z'avaient que dalle et queue de morue pour faire la noce – mais ça viendrait plus tard avec la Fèt kaf, un jour au moins mais moins que rien ! Quelques goinfries encore cependant, nègres remplacés par les engagés, indiens massivement, par centaines dans des cales

où sévissait la dysenterie, leurs matières glaireuses les rapprochant perfidement de l'eau noire. Kala Pani, ils avaient osé transgresser le tabou de la traversée, ils seraient avalés pour l'éternité sans espoir de réincarnation. La mer, elle n'eut bientôt à se mettre sous la dent, cercueils jetés en sa gueule avide, que les malheureux trépassés toutes couleurs lors du voyage forcené les menant vers la métropole, la cité-mère aux appétits féroces elle aussi.

Longue fut la traversée qui nous mena, papa, maman et moi vers la France. Dans mes souvenirs, je transporte une peur surgie là, sur le gros bateau où était mort un enfant de mon âge. Mes parents m'avaient expliqué, ils n'auraient peut-être pas dû : impossibilité de garder les corps, donc les jeter à l'eau. J'ai cherché depuis, pour corroborer leurs dires, n'ai pas trouvé. Mais pour une enfant de deux ans, paroles de parents paroles d'évangile et grande fut ma terreur quand je fus prise de mal de mer. Souvenir – le mien ou celui de mes parents ? C'est mon corps qui semble avoir gardé la trace de la peur, lui qui s'affole dès qu'il ne perçoit plus le fond, un abîme sous lui prêt à l'engloutir. Ça vaut pour les piscines.

L'avion a fini par remplacer les navires mais ne croyez pas qu'elle en soit restée là, la mer : elle a dépêché des tueurs pour avaler tout ce qui bougeait

à sa surface et même sur les plages, au bord de l'eau, où un chien aurait été dévoré sous les yeux de sa maîtresse impuissante.

Ceux qui avaient été dévorés dans l'eau n'étaient pas des chiens.

Elle a gagné, la rusée, ne s'arrêtera pas là, assurée d'être goinférée par promoteurs grignoteurs de plage, investisseurs contrevenant sans vergogne aux lois pas faites pour eux, faut croire.

20

De mon guétali improvisé tourné vers la mer, je guette donc je vois. D'ici, je les devine plutôt, les grèves rongées par assauts patients et constructions illicites, encore fréquentées par on ne sait plus qui – sûrement pas abondance de touristes effrayés, peu enclins à dilapider leurs euros et devises là où les guettent la mer et ses dents aiguës. Requins, bombes et camions, armes blanches et virus malins, les guette la mort de plus en plus souvent, s'étrécissent les espaces de plaisir, ceux qui vous confortaient jadis dans la certitude de vivre bien, mieux que d'autres.

Alors, les gens que je vois sur les plages en voie de disparition, bancs de sable liquéfiés, ce sont surtout des habitants, autochtones et zoréys, ces derniers s'accrochant jusqu'au bout à leurs rêves de paille,